

Zeitschrift:	Cahiers du Musée gruérien
Herausgeber:	Société des Amis du Musée gruérien
Band:	14 (2023)
Artikel:	La femme à l'alpage : une reconnaissance qui fait son chemin
Autor:	Philipona, Anne / Sonney, Denise
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1090358

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La femme à l'alpage

Une reconnaissance qui fait son chemin

Docteure en sciences humaines de l'Université de Neuchâtel, enseignante à l'école professionnelle de Bulle, **ANNE PHILIPONA** est passionnée par l'histoire de sa région. Elle dirige les *Cahiers du Musée gruérien* depuis 2012. Elle a publié, seule ou en collaboration, une dizaine d'ouvrages d'histoire régionale.

Née à Bulle, **DENISE SONNEY** a enseigné au CO de la Gruyère. Elle a connu la montagne dès son enfance et la parcourt aujourd'hui avec une boîte d'aquarelle et un petit carnet. Les rencontres avec les gens du pays lui ont inspiré les ouvrages *Une vallée se dessine* où elle associe l'écrit avec l'aquarelle: une trilogie dont le troisième tome sortira à la fin de l'année 2023.

Le mot *armayi* n'existe pas au féminin. *Fretyi* (fromager) et *modzenê* (garde-génisses) ont une forme féminine dans le dictionnaire du patois, mais dans la réalité de la vie à l'alpage la *fretyire* et la *modzenêre* ne trouvent que rarement leur reconnaissance. C'est un monde essentiellement masculin. La tradition et le folklore gruérien magnifient la saison à l'alpage, mais les femmes n'y apparaissent pas. Pourtant elles sont présentes dans les alpages depuis longtemps. Mais elles ont laissé peu de traces. Nous sommes donc parties à la recherche de ces femmes qui vivaient et qui vivent encore la saison d'alpage à la montagne.

Pour écrire cet article, nous nous sommes basées sur les récits recueillis par Denise Sonney depuis de nombreuses années. Au fil de ses pérégrinations à travers les alpages de la Gruyère, elle a rencontré des femmes et des hommes qui passent l'été au chalet, qui s'occupent des bêtes et qui fabriquent le fromage. Elle les a laissés parler, les a écoutés et a retranscrit leurs paroles. Ces témoignages sont la base de cet article. Ils sont complétés par le travail d'historienne d'Anne Philipona. Les deux auteures cosignent ainsi cet article, apportant un éclairage entre passé et présent.

Une présence ancienne

Entre 1848 et 1853, la Société fribourgeoise d'agriculture inspecte les alpages du canton. En visite en Singine en 1851, elle signale cette particularité dans son rapport : « Figurez-vous une population nombreuse, femmes et enfants qui, sitôt le printemps arrivé, émigre ; elle prend gaiement le chemin de la montagne, et va transporter ses pénates dans un chalet ; rien n'est laissé en arrière, le déménagement est complet. Les poules et le chat font aussi partie de la caravane. Elle va se fixer pour cinq à six mois de l'année dans une montagne ; on y établit un jardin, une plantation de pommes de terre et souvent un petit champ d'épeautre : une vache et le plus ordinairement cinq à six chèvres complètent les moyens de l'existence. » Si le début de cette description semble idyllique, le rapporteur ne s'y trompe pas : « Tel est l'attrait de la vie pastorale, s'il est permis d'appeler de ce nom une vie, au moins en apparence, toute de privations, que pour quelques pièces de cinq francs (trois à quatre quelquefois moins), ces pères de famille consentent à aller passer la moitié de l'année dans un chalet avec leurs enfants,



Devant l'ancien chalet de l'Autin, proche de la chapelle des Clés, un armailli et sa famille surpris par le photographe en 1935. © Photo Charles Morel Musée gruérien

au risque de les voir privés de toute instruction civile et religieuse¹ ». Ces familles tiennent des *vajiyère*, des pâturages à génisses. Leur salaire est petit et si elles passent de longs mois sur l'alpage, c'est aussi parce qu'elles ont des revenus modestes et qu'elles réduisent ainsi leurs dépenses.

Des traces de ces familles apparaissent également dans les lois scolaires ou les documents officiels. La loi du 17 mai 1884 sur l'instruction primaire rapporte : « Les élèves dont la famille entière habite l'été les hautes régions alpestres sont, durant ce séjour, dispensés de la fréquentation de l'école ». Le préfet de la Gruyère s'en plaint d'ailleurs dans son rapport pour l'année 1914 : « Le nombre des élèves qui passent l'été à la montagne par suite de congé ou par suite du départ de la famille n'est pas en diminution ». Et il en donne la raison : « Cela tient un peu au fait que pour quelques familles la vie est moins chère au chalet ». De plus, les enfants sont ainsi dispensés d'école et de catéchisme.

La pauvreté est une constante dans ces premiers témoignages de la présence des femmes sur l'alpage. Ce sont des gens modestes, des paysans non-propriétaires, qui trouvent ainsi un travail saisonnier. Ils montent sur l'alpage en famille, le travail de la femme et des aînés donnant la possibilité d'augmenter les têtes de bétail et souvent de fabriquer des tommes que les enfants vont livrer. L'auteur gruérien Alexis Peiry l'exprime de manière forte dans son autobiographie *L'or du pauvre* où il relate ses souvenirs d'enfance. Il passe quelques mois à l'alpage où, âgé de 8 ans, il a rejoint sa

petite voisine Madeleine dont il est secrètement amoureux. « Les parents de Madeleine étaient *modzenê*s, *garde-modzons*, c'est-à-dire garde-génisses. C'est une profession bien fribourgeoise. Les *modzenê*s sont en quelque sorte, les parias de l'alpage, alors que les armaillis en sont l'aristocratie [...] Les génisses aussi séjournent à la montagne en été. Pour un assez maigre salaire, une famille en assume la garde, et c'est ainsi que, un jour du mois de mai, je vis partir pour l'alpage toute la famille B., le père [...], la mère et les enfants, dont, inévitablement, Madeleine² ».

Les témoignages suivants, recueillis par Denise Sonney, nous indiquent aussi que les femmes sont présentes dans le travail à l'alpage depuis longtemps. Quand Marilou Boschung-Buchs, née en 1934, raconte ses souvenirs d'enfance, elle se rappelle qu'elle montait avec sa famille vers la Jaquette et en Arpille dans la vallée des Morts. Sa mère y allait donc déjà, avec ses 14 enfants, 7 filles et 7 garçons. Les jumeaux Cécile Kolly et Louis Tornare sont nés prématurés le 25 juillet 1935 au chalet de Brenleire. Ils étaient si petits que lorsque la sage-femme proposa de les emmener à Charmey, la maman a dit: « Je ne les reverrai plus, vous les appellerez comme vous voulez ». Fonfon, né au chalet de la Progêna en 1926, parlait avec beaucoup de respect de sa maman: « La mère, c'est elle qui faisait aller le butin. Il fallait d'abord acheter du pain. Elle trayait la vache et disait: tu ne partiras pas à l'école sans venir te présenter. Il fallait être propre. Elle était triste de ne pouvoir nous offrir mieux ».

Gardes-génisses en famille, les témoignages de Marilou et de Marthe

Marilou Boschung-Buchs et Marthe Grand sont deux femmes de gardes-génisses qui ont passé de nombreuses saisons à l'alpage, dès les années 1960 et 1980. Elles viennent de milieux modestes. Leur témoignage raconte la vie au chalet, avec les difficultés et les beaux moments d'une saison et d'un mode de vie particulier. Le travail est important et les loisirs peu nombreux. Les troupeaux sont grands pour que le revenu soit suffisant. Marilou et son mari s'occupent de 160 bêtes dans trois chalets au-dessus de La Villette et au Petit-Mont. Lorsqu'ils décident de passer leur premier été à l'alpage en 1988, Marthe et René Grand gardent d'abord 70 génisses, mais le salaire est trop bas. Ils s'engagent alors au Plan-du-Mont et aux Crosets-Derrières durant seize étés avec 120 génisses. Comme le travail est saisonnier, ils doivent trouver un autre travail pour l'hiver. Ils sont engagés aux remontées mécaniques de Charmey, tout comme Marilou au restaurant de Vounetz, et son mari à la télécabine. L'ouverture du domaine skiable a donné ainsi du travail dans une vallée où il était difficile d'être salarié en hiver.

Marilou a eu quatre garçons. Le 1^{er} juin 1967, elle accouche du petit dernier. Le 12, elle rejoint son mari au chalet de l'Avoyère: elle porte son nouveau-né dans les bras alors que l'enfant de trois ans s'accroche à sa jupe. Avec son mari, ils tiennent deux chalets en même temps, avec chacun 80 génisses. Quelques jours plus tard, son mari monte au Lapé avec leur fils aîné de 12 ans. Elle reste à l'Avoyère en dessus de la Villette avec les trois petits. Et les 80 génisses à s'occuper. Ensuite, c'est elle qui monte au chalet du Lapé, alors que lui monte à Fregima-Devant.



Fernande Tornare avec des visites au chalet de l'Heptauda, 1935. collection privée

Un jour, elle est en train de chasser les génisses pour les pousser à aller manger l'herbe vers les chaux, les hauts pâturages. Elle porte son petit, court derrière les bêtes. Fatiguée, elle repère un petit replat et décide de le poser à l'abri d'une pierre. « Tout à coup, une génisse glisse en direction du petit », se rappelle-t-elle. « Quelle peur j'ai eue ! » Heureusement, il ne lui est rien arrivé, mais le souvenir est intact. La vie à l'alpage est quotidienne et intense. Avec toute l'attention portée à ses enfants, il faut parfois trouver des astuces qui ne sont pas sans risque. Quand il faut rechercher des génisses dans le brouillard, elle confie les trois enfants à la garde de son chien *Murette*. « *Murette*, c'était une brave bête, un compagnon et une aide » dit-elle, émue.

Le confort est rudimentaire. La première fois que Marilou est arrivée au Lapé, elle a voulu repartir aussitôt. Les précédents locataires avaient laissé la seule pièce du bas dans un état d'insalubrité tel qu'elle ne pouvait pas sortir son petit de sa poussette. Devant son désarroi, le propriétaire a fait le nécessaire pour construire une chambre. En attendant, ils ont dormi sur le *cholé*, le plancher en bois qui surplombe l'étable.

La propreté est importante pour ces femmes qui témoignent, car c'est aussi leur dignité. L'heure de la toilette, c'est toute une histoire. Il faudra longtemps pour que certains propriétaires trouvent important de construire une douche et des toilettes dans le chalet. Marilou se rappelle qu'avec ses quatre enfants, elle chauffait l'eau à la romaine, vidait le bassin pour y verser l'eau vite tiédie et baigner ses quatre enfants. Puis elle en profitait pour se laver les cheveux.

Les beaux jours d'été, les visiteurs arrivent. Il y a de belles rencontres, d'autres moins et parfois trop. Marilou se rappelle les journées bien remplies: «Les randonneurs s'extasient et s'exclament ‹Oh, mais vous êtes bien au chalet›, mais ne se rendent pas compte du travail qu'il y a à faire ». Au Lapé, le chemin passe devant la porte et les visites sont nombreuses. Marilou sert un café, du pain et de la tomme qu'elle fabrique. Quand les visiteurs demandent combien ils doivent, elle propose de laisser quelque chose sous l'assiette. Un jour, surprise! «Les randonneurs sont repartis avec mes tasses, mes cuillères et une partie de mes affaires.» Marthe Grand se souvient aussi de visiteurs qui manquent de respect. «Ils entrent dans le *trintsâbyo*, sans dire bonjour, sans demander... Ils prennent ça comme une curiosité». Souvent, ils s'installent, sans penser qu'il y a beaucoup de travail et que les garde-génisses ne sont pas là pour boire un café tout l'après-midi! La tradition de l'accueil dans les chalets d'alpage trouve probablement son origine dans le fait qu'à l'époque, les gens de la montagne étaient isolés. Le visiteur marchait plusieurs heures et considérait son effort comme un cadeau. En retour, il attendait de son hôte qu'il lui serve un produit du chalet avec le café. Et le visiteur n'arrivait probablement pas les mains vides.

Quand le temps se gâte, les conditions sont difficiles. Marilou craint l'orage. Elle se rappelle des orages avec ses jeunes enfants qu'elle réveillait de peur que la foudre embrase le chalet. Elle a aussi des souvenirs d'enfance. «Les nuits d'orage, Maman nous faisait nous lever, nous habiller. Avec sa lanterne à la cuisine, elle priaît, elle récitaît une prière qu'elle avait sur une feuille». Elle avait d'autres rites issus des croyances populaires: «Quand ça grêlait, elle mettait la hache, le tranchant en l'air, dehors. Elle disait qu'il fallait couper la grêle. Avec l'eau bénite, elle faisait un signe de croix, en lançant l'eau bénite dehors en disant: gardez-nous!»

Au chalet, les femmes et les enfants ont la charge du ravitaillement. Il faut aller «faire les commissions» au village et l'éloignement des chalets pose problème, surtout quand il n'y a ni jeep ni voiture. Enfant, Marilou descendait une fois par semaine avec son frère depuis Arpille jusqu'à La Villette. Chacun sa hotte! Au Gros-Mont, le boulanger amenait le pain jusqu'aux Planeys, mais sur le Petit-Mont, il fallait descendre jusqu'à La Villette. Yvonne Thürler n'avait que 8 ans lorsqu'elle descendait chercher le pain avec sa sœur depuis le chalet de la Hochmatt. Agnès Conus-Murith est un autre témoin qui a connu très jeune la vie de chalet. Ses parents alpaient en dessus de Neirivue. Avec sa sœur, elles devaient s'occuper des génisses au chalet d'en haut. L'année de ses 16 ans, elle portait tous les deux jours la crème à la laiterie des Sciernes, avec un mulet sur lequel son père fixait quatre boilles de 10 litres. Elle prenait les commissions pour remonter. Jean Magnin, né en 1932, se souvient du récit de sa grand-mère qui descendait en commission à la Tzintre avec une hotte depuis le chalet des Gouilles-de-Porcheresse où ils étaient gardes-génisses. Avant de remonter, elle s'occupait du jardin, sarclait et ramenait des légumes au chalet. Quand Marilou est à l'Avoyère, elle se lève certains jours à 4 heures et descend pour s'occuper du jardin avant de remonter au chalet pour le réveil des enfants.

Une femme fromagère : le témoignage de Marina

Plus rares sont les témoignages anciens de femmes dans les chalets où l'on fabrique du fromage. Une croyance racontait qu'on ne voulait pas d'elles près des chaudières, car, quand elles avaient leurs règles, le fromage ratait. Tout comme on raconte encore parfois qu'une femme indisposée ne peut pas mélanger la fondue.

Pourtant, on trouve des mentions de femmes qui fabriquaient le fromage autrefois, mais plutôt de manière ponctuelle. En 1947, lorsque Xavier Morand alpe aux Morteys, il descend faner sur leur petit domaine au Pâquier et laisse sa famille au chalet. Sa femme, institutrice et fille de laitier, fabrique le fromage, aidée de l'aîné. Il était rare, en ce temps-là, de trouver des familles là où l'on fabriquait.

Les temps ont changé et aujourd'hui les femmes sont devenues indispensables dans les alpages où l'on fabrique. Parfois ce sont elles qui ont le savoir-faire. Marina Gachet est fromagère d'alpage. La jeune femme n'a pas trente ans, mais déjà une longue expérience de vie de chalet. Fille de Bruno et Martine Gachet qui tiennent les alpages des Morteys et de la Chaux du Vent, elle n'a que quelques semaines quand on la porte au chalet. Elle y passera son enfance et tous les étés. Un jour, devant la chaudière, son père lui suggère de devenir fromagère. Elle a 15 ans. Elle fait des stages, le travail lui plaît. Elle fait un apprentissage qu'elle complète par un CFC d'agricultrice et un brevet fédéral en 2018. Aujourd'hui, elle travaille à la ferme familiale et elle a deux enfants, Pierre et Gemma. Chaque printemps, elle reprend le chemin

de l'alpage avec sa famille, son ami, un employé et des aides. Jusqu'en 2017, elle a accompagné son père, Bruno Gachet, aux Morteys, avant de reprendre à son compte les alpages des Audèches.

Il faut du courage pour faire ce métier. «Au début, ce n'était pas facile. J'ai appris à oser être. J'ai aussi appris à être tolérante avec moi-même, à accepter que tout ne soit pas parfait et que l'année suivante, on fera mieux!» raconte-t-elle. La montagne est un monde rude. Il faut prendre sa place. Marina prône la solidarité dans la répartition des tâches. Elle estime être capable d'aller chercher les vaches, par exemple. Son employé roumain lui a fait la remarque que certains travaux ne sont pas pour la femme, comme nettoyer l'écurie. Ce n'est pas l'avis de Marina et il s'y est fait. «Une femme dans un chalet apporte un équilibre. Je suis par exemple attentive à ce qu'on mange des légumes.



Marina Gachet, les Audèches.
collection privée



Tania Gachet, chapelle Saint-Garin 2015. collection privée

Et ce n'est pas parce qu'on est en montagne qu'on doit vivre comme des personnes sales. C'est important qu'il y ait de l'ordre dans le chalet ; ça reste un habitat de tous les jours. »

Elle a aussi le souci des enfants qui vont bientôt commencer l'école. « Il faut voir ce qui est bien pour nous et la famille dans sa globalité ». À la montagne, la vie familiale prend tout son sens, car on partage tous les moments.

Elle a de belles paroles quand elle revient sur son parcours. « Le courage, la formation et l'audace de prendre sa place font partie de l'évolution de la vie à l'alpage. Il y avait plus d'orgueil autrefois par rapport à la place des femmes. Petit à petit, les hommes se sont rendu compte combien ça les décharge de travailler en famille. Les troupeaux sont grands. Il faut que chacun ait accès à ce qu'il aime. Il faut être content de ce qu'on fait, même s'il y a des moments de découragement. » Elle se rend compte que c'était plus facile pour elle qui a d'abord fabriqué dans le chalet avec son papa. Elle a pourtant laissé sa place à son frère. Elle n'a pas vu cela comme une contrainte : « Je le faisais de bon cœur, parce que c'était mon frère. » Malheureusement, il est décédé plus tard accidentellement.

Trouver sa place : Tania, Corine et Noémie

Tania Gachet fait partie des pionnières qui montent seules dans un chalet d'alpage. Elle a 21 ans quand elle arrive d'Australie en 1989. Son baluchon sur le dos, elle découvre les hauts de Neirivue : le chalet de Plan Carré puis la Petite Orausa, en dessus de Neirivue. Le logis rudimentaire ne l'effraie pas malgré l'absence de chambre. Elle



Elodie Murith, chalet des Morteys 2020. collection privée

s'occupe de 42 génisses et de trois chèvres. Elle intrigue, mais fait sa place. Elle fabrique des tommes qu'elle descend à Bulle avec un vélo-moteur. Plus tard, elle découvre le Motélon et Porcheresse qui restera, dit-elle : « une des plus belles expériences de ma vie ». Aujourd'hui, l'alpage fait toujours partie de sa vie. Avec son mari Vincent, elle pose des tavillons sur les toits des chalets.

L'histoire de Corine Romanens est touchante, parce que la position d'une femme dans une exploitation est ambiguë. Elle monte à l'alpage, au chalet de la Hochmatt, avec son père, son frère et sa fille de trois ans. En bas, il faut faire les foins, c'est le père qui descend. « Subitement, au début de la saison suivante, son frère Thierry renonce à monter », dit-elle sobrement. Au pied levé, elle doit reprendre la fabrication du fromage avec l'aide de Benoît Dumas qui monte deux jours durant. Elle fabrique des vacherins. « C'est une des meilleures périodes de ma vie », dit-elle. Corine y prend goût, elle se plaît. Mais le frère décide de revenir. La culture traditionnelle de l'homme dominant à l'alpage l'influence et elle n'ose pas revendiquer ses droits. Elle cherche, mais ne trouve pas une activité similaire. « Faire confiance à une femme, c'est difficile si on n'est pas

de la famille». Elle raconte cette anecdote: «J'avais un rendez-vous à Château-d'Œx avec un homme qui cherchait une personne pour fabriquer. J'y vais avec mon compagnon de l'époque. Le paysan ne causait qu'à lui qui ne venait pas du monde agricole. Quand j'ai dit que c'était moi qui fabriquais, alors l'interlocuteur a mis fin à la discussion en promettant de me recontacter, ce qu'il n'a jamais fait. Une femme autour d'une chaudière... je ne sais pas de quoi ils ont peur!» Son regard sur cette période est attristé et encore douloureux. «La femme a un rôle d'aide. Elle peut nettoyer, mais pas prendre de responsabilité. Aujourd'hui, j'oserais m'affirmer.» Elle part alors à l'usine parce que, dit-elle, il faut bien manger. Si le constat est amer, elle voit autour d'elle que des changements s'opèrent. Ses nièces sont filles de chalet. L'année suit les cours à Grangeneuve et reprendra l'exploitation.

L'histoire d'Élodie Murith est plus positive. La jeune femme est née en 2004. C'est donc une histoire récente qu'elle raconte, et qui se passe à un moment où les mouvements d'émancipation féminine ont eu un impact sur la société en général et même jusque dans les alpages. Élodie aime la montagne et y passe plusieurs étés. Elle reçoit son diplôme de fille de chalet à 14 ans. L'année suivante, *li barlatè* avec Jean-Jacques Tornare et *Marco*, le célèbre mulet des Morteys. «À ce moment-là, j'étais timide, mais j'aimais arriver au chalet. J'ai apprécié qu'on me fasse confiance. J'ai alors pris confiance en moi.» Ce constat la porte et lui permet de grandir. Elle aide aussi Marina Gachet à s'occuper de ses enfants, et lui donne un coup de main lorsqu'elle fabrique. Elle repart *barlatâ* et un jour au chalet des Morteys, Bruno Gachet cherche une aide. Elle répond qu'elle peut le faire et reste toute la saison. Elle raconte: «J'ai pris la place qu'il me laissait. Il m'a appris à fabriquer le gruyère, il m'a fait confiance». On sent une jeune fille qui s'est épanouie à l'alpage, parce qu'on lui a fait confiance, parce qu'on l'a accompagnée. «Avant, je n'osais pas, j'avais peur de faire faux. Cela m'a permis de faire tout un travail sur moi.» Élodie fait un apprentissage de sellière et rêve de faire un deuxième apprentissage de fromagère, pour pouvoir ensuite combiner sa vie: l'été à l'alpage et l'hiver dans son premier travail.

Le travail à l'alpage lui a permis de s'affirmer. Au début, raconte-t-elle, la place de la fille est toujours celle qui doit nettoyer ou faire à manger. «Mais petit à petit, j'ai aussi pris ma place. Par exemple, quand j'étais fille de chalet, on allait tous chercher les vaches, mais c'était seulement les garçons qui les attachaient. Un jour, je suis rentrée et j'ai demandé si je pouvais aussi les attacher. Mais j'ai dû demander, j'ai dû m'affirmer, après, ça été.»

L'amour des gens et des bêtes

Toutes ces femmes ont des points communs. D'abord elles aiment les bêtes. C'est sans doute une condition pour supporter la vie rude du chalet. Marilou aime les génisses, elle a dû au début s'habituer à les reconnaître, mais, le temps aidant, elle y arrivait très bien et leur donne même de petits noms. «J'aime bien les gens, mais j'aime bien les bêtes», affirme-t-elle. Elle se souvient aussi des moments de cafard quand la fin de la saison est là et que les génisses partent. Elle s'est attachée à «ses» bêtes durant le temps passé sur l'alpage.

Même si la saison d'alpage les éloigne de la vie « d'en bas », ces femmes ne sont pas asociales pour autant. Au contraire, il existe une vie sociale sur l'alpage, plus discrète et possible quand les chalets ne sont pas trop éloignés. Dans la vallée du Gros-Mont, Marthe se souvient. « Quand nous sommes arrivés, nous étions regardés comme des débutants, des bleus. » Mais avec le temps, des amitiés se sont nouées. La ferme de la Fégulenaz, habitée toute l'année jusqu'en 1996, avait le téléphone qui servait pour les armaillis avant les téléphones portables. Lili Genoud mettait un drap à la fenêtre: blanc pour le Plan du Mont, rouge pour le Trontchi. « Quand on voyait le drap de sa couleur, on savait qu'il y avait un message pour nous », raconte Marthe. Au Plan du Mont, c'était un peu le centre de la vallée. « Il y avait Lili de la Fégulenaz et les bonnes à Glasson, des dames qui travaillaient pour James Glasson. » Marthe se souvient des rires autour de la table. Elisabeth Glasson, la femme de James, faisait office d'infirmière. À l'époque, c'était « la doctoresse des armaillis » se rappelle Fonfon. C'est elle qui est montée au chalet de La Case soigner sa belle-mère lors d'une hémorragie. Elle a soigné son oncle au Sori lorsqu'il s'est cassé la jambe en courant après ses chèvres. Chaque jour, pendant un mois, elle lui a porté un litre de cacao et un morceau de pain. C'est encore elle qui est montée aider Lucie Tornare lorsqu'elle a accouché des jumeaux au chalet de Brenleire.

Marilou conclut ses souvenirs: « J'ai de beaux souvenirs, c'était joli, mais dur. Pour une femme, 80 génisses, le ménage, tout laver à la fontaine. Il y a eu des moments de découragement. On a pris courage, pris courage. » Et Marthe raconte: « Le printemps, on est contents de monter et l'automne, on est contents de rentrer. On sait que l'année prochaine, on retourne. En bas, on a un peu plus de confort! Et surtout si septembre est mauvais, humide et froid. »

Ces femmes incarnent le courage féminin. Elles témoignent pour toutes celles que l'on a oubliées, pour toutes ces familles pauvres qui vivaient souvent en marge de la société et qui trouvaient pour quelques francs du travail comme garde-génisses. Les jeunes femmes qui ont témoigné ici représentent une autre génération, un contexte très différent, mais il faut toujours beaucoup de courage pour s'affirmer, pour prendre sa place dans un monde encore très masculin et très dur.

Notes

¹ « Inspection des montagnes du district de la Singine », in *Publications de la Société d'agriculture du canton de Fribourg, 1848-1853*, Fribourg 1853, pp. 192-193.

² PEIRY Alexis, *L'or du pauvre*, Vevey 2008 (1^{re} édition, Lausanne 1968), pp. 272-273.